Encore quelques mots sur l'idiotisme ou le crétinisme, par le Président

Autor(en): **G.G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **25 (1840)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-89730

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

D.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR LE CRÉTINISME OU L'IDIOTISME.

Le mal que l'on appelle *crétinisme* dans quelques localités des alpes se nomme ailleurs *idiotisme*, du mot d'origine grecque *idiot*. L'allemand, comme langue-mère, a des dénominations correspondantes qui lui sont propres (page 209, note). Le mal est au fond dans tous les pays où il se montre, la même dégradation de la nature humaine dès l'enfance ; ses degrés seulement et ses symptômes à l'extérieur sont différens. Il paraît porté à son plus haut point dans les profondes et étroites vallées des hautes montagnes ; ailleurs il est plus disséminé, moins prononcé et moins dégoûtant ; mais l'engourdissement de l'ame va pourtant jusqu'à l'imbécillité, et celle-ci emporte souvent le mutisme (*).

En Suisse, c'est particulièrement au Valais qu'il a frappé les voyageurs, parce qu'ils l'ont trouvé comme acclimaté dans ses gorges et revêtu des caractères les plus saillans. En tout cas il faut dire à l'honneur de ce canton, qu'il est le premier qui ait mis la main à l'œuvre, non-seulement pour la guérison du mal, mais encore pour son extirpation locale. (p. 59 et suiv.) C'est un bel exemple qu'il nous a donné. Cependant son attention ne paraît guère avoir dépassé les moyens physiques, et s'il a cherché du secours dans l'éducation intellectuelle de l'enfance, il n'a pensé y trouver

(*) Personne n'ignore que quantité de sourds et muets montrent beaucoup d'intelligence dès le bas âge. Leur vice organique n'est donc pas celui qui, sans doute beaucoup plus profond, étouffe, pour ainsi dire, la vie de l'ame dans l'idiot. On a donc grand tort de ne pas faire ici une distinction qui s'annonce si hautement.

qu'une ressource subalterne. Mais cette inadvertance, ou ce défaut de foi en un remède d'un ordre supérieur est un reproche que l'on peut adresser à la généralité des administrations.

Et que je suis content de pouvoir consigner ici une belle exception, qui, j'espère, en amènera peu à peu d'autres. Je viens de lire dans un journal de Paris, LE TEMPS, un article bien important, mais malheureusement trop concis pour moi. Le voici : «Par arrêté du Conseil général des hospices, en date du 4 novembre courant, M. EDOUARD SEGUIN, directeur de l'éducation des enfans idiots, muets par imbécilité etc., est attaché aux hospices de la rue de Sèvres et du Faubourg St. Martin, en qualité d'instituteur des jeunes idiots.»

Honneur à l'homme de génie qui plein de pitié pour des enfans si tristement deshérités de la dignité humaine, a cherché dans le premier des arts et a trouvé par sa constance les moyens de les réhabiliter! Honneur aussi à l'autorité publique qui non contente de donner un asile, du pain et des vêtemens à une malheureuse jeunesse, s'est empressée d'ajouter à ces premiers soins l'inestimable bienfait de l'éducation!

Je ne connaissais pas encore l'institution de M. SEGUIN, lorsque dans mes réflexions ci-dessus (p. 64 et suiv.) j'ai fait une si grande part à l'éducation dans la guérison de l'idiotisme. Je n'avais là-dessus que quelques données recueillies dans l'école que j'ai dirigée pendant dix-neuf ans, et la réflexion m'avait fait entrevoir la possibilité d'obtenir de grands résultats par des moyens analogues. Maintenant qu'un fait mémorable a dépassé les espérances que j'avais conçues, j'oserai répéter hautement que l'éducation est le premier et souverain remède à opposer à l'idiotisme, tant qu'il n'est pas accompli.

Cependant je n'irai pas dire à nos confédérés du Valais

de ne plus envoyer leurs jeunes idiots sur les hauteurs, pour y passer quelques étés. Bien loin de là; car je désire que cet exemple soit suivi dans toutes nos alpes. Chaque printemps elles se couvrent par centaines de joyeux troupeaux et j'aime à me figurer dans l'avenir des centaines de crétins allant aussi à la montagne avec nos vigoureux ermaillis, pour y respirer avec eux un air pur et vif, qui puisse ranimer des organes qu'une atmosphère impure et lourde a flétris. Si le mal est plus fréquent et plus grave dans ces basses et sombres localités, la Providence a placé le remède tout près de lui, et n'est-ce pas notre faute, si nous n'en profitons pas?

C'est en partie pour encourager cette émigration temporaire, que dans notre session du 26 août dernier, nous avons conseillé à la Société suisse d'utilité publique de favoriser l'institut expérimental proposé par M. le Dr. Guggenbühl (p. 39). Personne de nous n'a eu en cela l'extravagante idée de vouloir parsemer nos montagnes de semblables établissemens. Il ne s'agissait que de propager dans la Suisse orientale l'usage du Valais par un exemple qui en fît connaître l'avantage. Toutefois nos châlets ne seront pas des écoles pour les jeunes idiots; mais rentrant chez eux en automne, ils seront plus sains, plus vigoureux, plus éveillés, et les leçons qu'on leur donnera au retour, leur profiteront mieux. Ainsi se fera successivement cette réunion des moyens physiques et intellectuels, dont il a été question plus haut (p. 71).

Les Valaisans n'ont pas imaginé de prolonger dans l'hiver le séjour des idiots sur les hauteurs, et ici on ne saurait s'appuyer sur leur exemple. Ils n'ont fait à cet égard que ce qu'il y a de plus simple, de plus facile et en même temps de plus naturel. Nos vachers ne passent que la belle saison sur les montagnes. Ils s'arrêtent d'abord à leurs pieds, où l'herbe a poussé après la fonte des neiges. Ils montent ensuite avec les progrès de la végétation et n'arrivent aux

sommets qu'au cœur de l'été. De là ils s'en retournent en automne dans leurs premières positions pour y faire pâturer la seconde et dernière herbe. C'est ainsi qu'ils suivent le travail de la nature, et ils s'en trouvent bien. Je ne crois pas qu'il soit utile de retenir les jeunes idiots en hiver dans les châlets d'été. Ce serait les exposer sans nécessité à toute la rigueur des frimats, et les ensevelir longuement sous une couche de neige, sans mouvement, sans renouvellement d'air et presque sans la lumière du jour.

Un air plus pur et plus vif que celui qu'ils ont respiré, leur est évidemment nécessaire; mais à quelle hauteur le chercher? à trois, à quatre, à cinq mille pieds au-dessus de la mer? Les observations nous manquent sur ce point. Ce qui me paraît évident, c'est que l'on ne doit pas établir une mesure absolue, quand elle ne peut être que relative. Il faut tenir compte, non-seulement de la gravité du mal, mais encore du tempérament des jeunes malades, qui souvent ne supporteraient pas une grande élévation. Elle n'est d'ailleurs pas nécessaire à des enfans qui dès le berceau ont vécu dans une atmosphère humide, impure, sombre, et qui n'ont pas joui de l'insolation. Le changement sera assez grand, assez efficace pour eux, si vous les sortez de leur fâcheuse position. Ceci est plus aisé que de les transporter sur des montagnes, et c'est pour étendre le bienfait de la guérison que j'en fais la remarque. — Mais revenons au point dont nous sommes partis.

En citant l'article du journal j'ai exprimé le regret que m'a causé son laconisme. J'aurais voulu y trouver quelques indications sur la méthode de M. Edouard Seguin, et je me trouve réduit à la deviner tout entière. Je pense donc que pour le fond, il imite les procédés de la mère, qui montrant à son tendre élève les objets d'alentour, les appelant par leur nom et disant quelque chose de chacun d'eux, parvient peu à peu à mettre la pensée dans son esprit et la parole sur

ses lèvres. La mère suit bonnement en cela les inspirations de son cœur, et celui-ci ne la laisse pas sans toute lumière. Cependant l'instituteur, qui a de l'ame et des études, fera mieux qu'elle, parce qu'il trouve dans son art des directions et des ressources qu'elle n'a pas, et il en a le plus grand besoin chez des écoliers que la naissance a mis si grandement en retard. Je pense encore que M. Seguin prend soin d'encourager avec bonté jusqu'à leurs moindres progrès, puis qu'à des idiots plus fortement prononcés il en mêle d'autres qui le sont moins, pour en faire comme des chefs de file et mettre ainsi la magie de l'exemple dans l'intérêt de ses leçons.

Telles sont les suppositions que je fais ; mais elles ne me contentent pas. En ma qualité d'homme et d'ancien instituteur, j'ai besoin de connaître les faits et de les connaître avec quelques détails. Je voudrais donc avoir une esquisse de l'institution particulière de M. Edouard Seguin et quelques renseignemens sur les leçons qu'il donne dans les deux hospices auxquels il vient d'être attaché. J'ai cru devoir m'adresser tout droit à cet instituteur distingué, en lui offrant un exemplaire de nos actes. Il verra qu'il s'agit de mettre au profit de nos jeunes idiots ses découvertes et ses succès. Il trouvera, je n'en doute pas, que ma demande est digne de lui et il voudra bien disposer de quelques momens de loisir, pour s'en occuper.

Prévenir le mal dans nos cantons en assainissant les localités et les habitations particulières (p. 58), en améliorant l'éducation physique et intellectuelle de l'enfance (p. 54), en soulageant la profonde misère de plusieurs familles honnêtes et pauvres (p. 47), en réprimant l'intempérance et l'abus des boissons spiritueuses etc., tel est le premier but que nous devons nous proposer; car il faut élever nos pensées jusqu'à l'extirpation du mal. Cependant il faut aussi nous occuper de sa guérison, puisqu'il existe autour de nous, et

que jamais nous ne parviendrons à le détruire. Avec beaucoup de soins il pourra cesser d'être endémique; mais toujours il n'en restera que trop de vestiges. Et pourquoi? Parce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher les accidens, les désordres, les négligences et les méprises qui l'engendrent (p. 68). On nous a dit que nous aurons toujours des pauvres autour de nous, et nous pouvons ajouter que toujours il y aura des enfans idiots. Ainsi les remèdes ne seront jamais superflus, et toujours nous aurons le devoir de les rechercher tous, pour en faire usage selon les circonstances, qui ne sont pas les mêmes.

D'abord le mal offre plus ou moins d'intensité dans l'âge tendre, et il faut pour le guérir se proportionner à lui. Si souvent il exige l'air vif des montagnes, d'autres fois il n'en aura pas besoin. Ceci est heureux, car les montagnes ne sont pas à la portée de tous les parens, et elles le seraient que plusieurs d'entre eux, pour des raisons de plus ou moins de valeur, n'y enverraient pas leurs enfans (*); heureusement que l'art de l'éducation a trouvé le moyen d'y suppléer. La médecine de son côté a fait en Valais d'utiles essais au moyen de frictions et de bains (p. 59). Espérons que les statistiques cantonales lui offriront une masse de faits d'où jaillira enfin la lumière qu'elle cherche et qu'elle n'a pas encore trouvée.

Qu'il me soit permis d'ajouter à cet égard une idée qui vient de traverser mon ame comme un éclair. En Valais on a fait entrer les bains dans la cure des jeunes idiots. Fait-on usage des eaux thermales si utiles contre les rhumatismes, les paralysies et les maladies de la peau? En ce cas le Valais aurait pour guérir ses idiots un second remède dans son pays même et en divers lieux, car on vient dernièrement d'y re-

(*) En Valais les femmes vont aussi à la montagne, et on leur confie des enfans en bas âge qu'on ne remettrait pas à des hommes qui ne s'entendent guère aux petits soins.

mettre à découvert deux sources, l'une entre Brigue et Viège dans la vallée du Rhône (p. 118), l'autre dans celle que longe la grand'route du Simplon (p. 244). Nous avons aussi des eaux thermales à Bade et à Schinznach, sur la rive droite de l'Aar, où l'idiotisme fait de si grands ravages. De son côté la vallée de Mayenfeld aux Grisons, où gissent les trois localités Iltis, Zizzers et Trimmis, si tristement célèbres par leurs crétins, a les eaux thermales de Pfeffers dans son voisinage; ensorte qu'ici encore la nature aurait placé le remède à la portée du mal. Si jamais il était constaté que ces eaux sont propres à le guérir, la chimie pourrait les imiter et étendre leurs bienfaits partout. Il est vrai que ses laboratoires ne valent pas ceux de la nature, mais à défaut du mieux il ne faut pas repousser le bien.

G. G.